

toutes ces perfections; c'est donc elle qui donnera naissance au Bodhisattva, « car aucune autre femme n'est capable de porter ce premier des hommes. » Avant de quitter le ciel, le futur *Bouddha* laisse à sa place, aux dieux qui sont désolés de son départ, le Bodhisattva Maitreya, qu'il sacré en lui mettant, de sa main, sa tiare et son diadème sur la tête. C'est Maitreya qui doit lui succéder en qualité de *Bouddha*, quand le monde pervers aura perdu tout souvenir de la prédication de Çakya-mouni.

Il descend ensuite dans le sein de Mayadévi, comme un rayon lumineux de cinq couleurs, sans qu'elle ait eu commerce avec un homme. Sa présence est annoncée par des signes extraordinaires. Le palais de Coudhodana se nettoie de lui-même; tous les oiseaux de l'Himavat y accourent avec des chants d'allégresse; les jardins se couvrent de fleurs; les étangs se remplissent de lotus; les instruments de musique rendent d'eux-mêmes des sons mélodieux; les écrans de pierres précieuses s'ouvrent spontanément pour montrer leurs trésors; le palais est illuminé d'une splendeur surnaturelle, qui efface celle du soleil et de la lune. Dans le sein de Mayadévi, le Bodhisattva se tient constamment du côté droit, et assis les jambes croisées. Indra, le roi des dieux, et Brahma, le maître des créatures, viennent le recevoir à sa naissance, le baigner et le laver de leurs mains. Quand l'enfant est présenté au temple par son père, toutes les images des dieux se lèvent de leurs places pour aller saluer ses pieds vénérables et le proclamer *Souyambhou*, l'être existant par lui-même, celui qui est le premier besoin du monde.

Comme le Christ, le *Bouddha* a sa tentation du démon. Il soutient, dans sa retraite d'Ouvrouliva, les assauts de Mara, dieu de l'amour, du péché et de la mort, et sort victorieux de cette lutte. « Chère créature, lui dit Mara, il faut vivre; c'est en vivant que tu pratiqueras la loi. Tout ce qu'on fait durant la vie doit être fait sans douleur. Tu es maigre; tes couleurs ont pâli; tu marches vers la mort. Quelque grands que soient tes mérites, que résultera-t-il du renoncement? La voie du renoncement, c'est la souffrance. » Siddhartha lui répond : « La fin inévitable de la vie étant la mort, je ne cherche point à éviter la mort. J'ai la résolution, le courage et la sagesse; et je ne vois personne dans le monde qui puisse m'ébranler. Démon, bientôt te triomphera de toi. Les désirs sont tes premiers soldats; les ennuis sont les seconds; les troisième sont la faim et la soif; les passions sont les quatrième; l'indolence et le sommeil sont les cinquièmes; les craintes sont les sixièmes; les doutes que tu inspires sont les septièmes; la colère et l'hyppocrisie sont les huitièmes; l'ambition, les flatteries, les respects, la fausse renommée, la louange de soi-même et le blâme des autres, voilà tes noirs alliés, les soldats du démon brûlant. Tes soldats subjuguent les dieux ainsi que les hommes; mais je les détruirai par la sagesse. » Mara, humilié, appelle à son secours, contre cette sagesse inébranlable, ses fils et ses filles, la force et la beauté. Le *Bouddha* résiste à la force et à la beauté. Il n'est point effrayé, car il considère tous les éléments comme une illusion et un rêve. Il n'est point séduit car les corps les plus charmants ne lui semblent qu'une bulle d'eau et un fantôme. C'est vainement que les fils du démon lui lancent des projectiles de toutes sortes, et jusqu'à des montagnes; c'est vainement que les filles du démon, les belles Apsaras, lui montrent les trente-deux espèces de magies des femmes. La défaite du démon est complète et définitive; déchu de sa splendeur, il se frappe la poitrine et se dit dans son désespoir : « Mon empire est passé. »

— *Noms divers du Bouddha.* Nous avons déjà fait connaître plusieurs noms du *Bouddha* : Siddhartha, Çakya-mouni, Çramana-Gautama. Les ouvrages bouddhiques le désignent en outre assez souvent sous ceux de *Tathagata*, *Sougata*, *Baghavat*, *Bodhisattva*, *Arhat*.

Tathagata, un des titres les plus élevés qu'on donne au *Bouddha*, et qu'il paraît s'être donné lui-même, signifie : « Celui qui est allé comme ses prédécesseurs, celui qui a parcouru sa carrière religieuse de la même manière que les *Bouddhas* antérieurs. » Par ce titre, la pluralité des *Bouddhas* se trouve affirmée; Çakya-mouni n'est pas seul de son espèce; il n'est pas le sauveur unique, comme le Christ; il faut noter qu'il n'est pas *Bouddha* par essence, mais qu'il l'est devenu; la pluralité des *Bouddhas* sort de la très-naturellement; car, si le fils de Mayadévi a pu devenir *Bouddha*, on ne voit pas pourquoi d'autres n'auraient pu ou ne pourraient le devenir également.

Sougata, ou le *bienvenu*, signifie simplement que, dans la croyance bouddhique, Çakya-mouni est venu pour sauver le monde et faire le bonheur des créatures.

Baghavat, qui signifie le *bienheureux*, est le nom par lequel le *Bouddha* est le plus ordinairement désigné dans les sutras du Népal. C'était un titre assez fréquemment appliqué aux grands personnages dans la langue du brahmanisme; dans celle du bouddhisme, il est à peu près exclusivement réservé au *Bouddha* ou bien au personnage qui, sans être encore *Bouddha*, est sur le point de le devenir.

Bodhisattva a la même étymologie que

Bouddha. Il signifie littéralement « Celui qui a l'essence de la *bodhi*, ou de l'omniscience. » Un Bodhisattva est un *Bouddha* commencé; un *Bouddha* est un Bodhisattva achevé. L'acquisition de l'intelligence suprême fait le Bodhisattva; pour faire un *Bouddha*, il faut en outre l'application de cette intelligence à l'instruction des créatures et au salut de l'univers.

Arhat signifie *vénérable*. Moins élevé que tous ceux qui précèdent, ce titre est celui que prennent les religieux bouddhistes du degré supérieur. Quand il s'applique au *Bouddha*, on le complète et on le relève en disant : « *Le vénérable du monde, ou le vénérable du siècle.* »

Ajoutons que le nom de *Bouddha* est devenu *Fo* en Chine, et *Phot* chez les Siamois; *Fo* et *Phot* viennent, comme *Bouddha*, de la racine sanscrite *boudh*, connaître (*bodhi*, connaissance). « *Fo*, dit l'encyclopédiste chinois Ma-Touan-Lin, est un mot étranger qui signifie : la connaissance absolue, l'intelligence pure, l'intelligence par excellence. » Çramana-Gautama est devenu, dans le royaume de Siam, Çamana-Khodom (de là le nom de religion *samanienne* donné au bouddhisme). Çakya est devenu, au Japon, *Chaca* ou *Xaca*.

— *Portrait du Bouddha.* « Les bouddhistes, dit M. Barthélémy Saint-Hilaire, ne se sont pas contentés de faire du *Bouddha* un idéal de vertu, de science, de sainteté, de puissance surnaturelle; ils en ont fait un idéal de beauté physique. » Çakya-mouni, en sa qualité de *Bouddha*, possédait, dit le *Latita vistara*, « les trente-deux signes caractéristiques, et les quatre-vingts marques secondaires du grand homme, » signes et marques constituant la beauté parfaite. Eugène Burnouf considère ces signes comme reproduisant le type indien dans ses traits les plus généraux, et spécialement dans ceux qui sont l'objet ordinaire des louanges des poètes. Nous en citerons un certain nombre : une protubérance au sommet de la tête; des cheveux bouclés tournant vers la droite, d'un noir foncé à reflets changeants; le front large et uni; des cils semblables à ceux de la génisse; les yeux souriants, allongés, d'un noir foncé; les dents, au nombre de quarante, égales, serrées et parfaitement blanches; la langue large et mince; les épaules parfaitement arrondies; l'entre-deux des épaules couvert; des bras descendant jusqu'aux genoux; les doigts arrondis et effilés; les ongles bombés, tirant sur la couleur du cuivre rouge, et lisses; la rotule large et développée; les doigts des pieds longs; le cou-de-pied saillant; les pieds et les mains doux et délicats; le nez proéminent; les sourcils égaux, réunis, réguliers, noirs; les joues pleines et égales, etc., etc. Quelques-uns de ces signes ont donné naissance à des superstitions qui tiennent une grande place dans le bouddhisme. Ainsi, comme le *Bouddha* avait, dit-on, sous la plante des pieds, une figure de roue, les bouddhistes n'ont pas manqué de reconnaître en divers lieux l'empreinte de son pied.

BOUDDHIQUE adj. (bou-di-ke — de *Bouddha*, n. pr.). Qui a rapport au *Bouddha* ou au bouddhisme : *L'ère bouddhique est fixée par la grande majorité des critiques à l'an 543 avant notre ère.* (A. Maury.)

BOUDDHISME s. m. (bou-diss-me — de *Bouddha*, n. pr.). Religion du *Bouddha* : *Le bouddhisme, qui naquit plusieurs siècles avant notre ère, se répandit de bonne heure dans le Céleste-Empire.* (Reynaud.)

— *Encycl. I.* — DES DOCUMENTS QUE NOUS POSSÉDONS SUR LE BOUDDHISME. « Le *bouddhisme*, dit M. Albrecht Weber, constitue un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire universelle, par cela seul que, après plus de deux mille ans d'existence, il est encore aujourd'hui la religion du cinquième au moins, et peut-être du quart, de l'humanité vivante. » M. Barthélémy Saint-Hilaire porte à trois cents millions le nombre de ses sectateurs. Prêchée dans l'Inde vers la fin du vie ou au commencement du vi^e siècle av. J.-Ch. par le prince Çakya-mouni, surnommé le *Bouddha* (v. ce mot), cette religion se répandit d'abord dans la presqu'île indienne, dont elle devait être plus tard entièrement bannie, puis se propagea au dehors dans toutes les directions, et fut adoptée par la Chine et le Japon, les îles de Ceylan et de Java, la Cochinchine et le Laos, le Birman et le Pégu, le Népal et le Tibet, la Mongolie et la Tartarie. Malgré son immense extension, le *bouddhisme* n'est réellement connu en Europe que depuis trente ans à peine. Jusque-là on était réduit aux renseignements des voyageurs sur l'état actuel de cette religion, et sur les traditions qui s'y rapportent dans les pays où elle est professée; sur son origine et sa constitution primitive, on ne pouvait former que de vagues et douteuses conjectures. Le *bouddhisme* n'est entré dans la science positive des religions que du jour où ses livres sacrés ont été découverts.

Les noms des investigateurs auxquels est due cette découverte méritent d'être rappelés. Le premier en date est M. Brian Houghton Hodgson, résident anglais à Kathmandou, capitale du Népal. Lié avec des prêtres bouddhistes, il gagna leur confiance, et il apprit bientôt que l'on conservait dans les couvents du pays des livres sacrés qui passaient pour renfermer la doctrine canonique du *Bouddha*. Ces livres contenaient les discours et la biographie du *Bouddha*, les règles de la disci-

pline qu'il avait imposée à ses religieux, et la métaphysique de toute cette doctrine. Ils avaient été introduits dans le Népal vers le second siècle de l'ère chrétienne, à ce que rapportait la tradition; ils venaient du Magadha de l'autre côté du Gange; et cinq ou six siècles plus tard, pénétrant du Népal dans le Tibet, ils y avaient été traduits quand le Tibet avait embrassé la foi bouddhique. M. Hodgson s'en procura des exemplaires, et il en fit don aux sociétés savantes qui pouvaient le mieux en profiter, à la Société asiatique de Calcutta, à celle de Londres et à celle de Paris. Ainsi, c'est à M. Hodgson que le monde savant dut la connaissance de ces originaux sacrés (de 1824 à 1834).

Presque dans le même temps, un jeune Hongrois, Csoma de Kőrös, pénétrait au Tibet, en apprenait la langue, qu'aucun Européen n'avait possédée avant lui, et pouvait analyser deux grands recueils de littérature tibétaine, le *Kahgyour* et le *Bstanggyour*, composés de plus de trois cents volumes dans lesquels on retrouvait la traduction fidèle de la plupart des originaux sacrés découverts par M. Hodgson au Népal.

D'un autre côté M. Schmidt, de Saint-Petersbourg, constatait que les traductions tibétaines des livres sacrés bouddhiques avaient été traduites à leur tour en mongol, et que, de même que la foi bouddhique avait passé, avec les livres qui la contiennent, de l'Inde au Népal, et du Népal au Tibet, de même elle avait passé du Tibet en Mongolie.

A l'autre extrémité de l'Inde, dans l'île de Ceylan, M. Georges Turnour retrouva une rédaction presque semblable des livres canoniques. Il reconnut que les prêtres singhalais possédaient une collection régulière et des longtemps fixée des écritures bouddhiques, en langue pâli, dialecte du sanscrit, et que cette collection avait été importée dans l'île de Ceylan, sous le règne d'un roi de l'Inde protecteur du *bouddhisme*, l'an 316 av. J.-C. Ces livres pâlis reproduisent, sous des formes presque identiques, les livres les plus importants du Magadha et du Népal. M. Turnour publia en outre un ouvrage pâli, le *Mahavamça*, où sont consignées les annales de l'île de Ceylan convertie au *bouddhisme*.

Aux témoignages précédents les sinologues venaient joindre ceux de la Chine. La Chine avait traduit, comme le Tibet et la Mongolie, les écritures bouddhiques, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. De plus, elle offrait les récits des pèlerins qui, à plusieurs époques, s'étaient rendus dans l'Inde, soit pour y chercher les livres sacrés et les rapporter dans le Céleste Empire, soit pour visiter les lieux sanctifiés jadis par la présence et les actes du *Bouddha*. Deux de ces récits, celui de Fa-Hien et celui de Hiouen-Thsang, ont été traduits dans notre langue, le premier par Abel Rémusat en 1836, et le second par M. Stanislas Julien.

Toutes ces informations sur le *bouddhisme* ont été confirmées par la découverte d'inscriptions nombreuses en diverses parties de l'Inde. M. James Prinsep, un des secrétaires de la Société asiatique du Bengale, sut déchiffrer ces inscriptions gravées sur des rochers, des colonnes, des pierres, par ordre d'un roi nommé Piyadasi, au III^e siècle avant J.-C., pour inculquer aux peuples, en termes partout identiques, les préceptes de la morale bouddhique.

Enfin, nous avons, par des témoignages grecs, la preuve que, sous les successeurs d'Alexandre le Grand, le *bouddhisme* existait dans l'Inde. Comme le fait remarquer M. Barthélémy Saint-Hilaire, Mégasthène, qui pénétra jusqu'à Patalipoutra, la Palibothra des Grecs, à la cour du roi Tchandragoutpa, indique certainement les bouddhistes dans les *Sarmenai* ou *Garmanai*, dont il fait une secte de philosophes opposés aux brahmanes, et qui s'abstiennent de vin et vivent dans le plus chaste célibat. Dans ce nom de *Sarmenai*, il est facile de reconnaître celui de Çramanas, que se sont donné spécialement les bouddhistes. Mégasthène nous apprend que « les Sarmenai ont avec eux des femmes qui participent à leur philosophie, et qui, comme les hommes, sont vouées au célibat; » que « ces philosophes, pleins de frugalité, vivent des aliments qu'on leur donne et que personne ne leur refuse. » N'est-ce pas là, dit M. Barthélémy Saint-Hilaire, une description fidèle des mœurs particulières aux bouddhistes, mœurs que les brahmanes n'ont jamais partagées?

On voit sur quelles bases s'appuie la connaissance que nous avons aujourd'hui du *bouddhisme*. Documents grecs, indiens, tibétains, singhalais, chinois, mongols, s'accordent pour établir que la prédication bouddhique s'est bien réellement adressée aux populations de l'Inde six siècles avant l'ère chrétienne. Des livres sacrés qui renferment cette prédication, il en est déjà deux que nous possédons dans notre langue. L'un est le *Lotus de la bonne loi*, traduit du sanscrit par Eugène Burnouf, qui, explorant le premier parmi nous les manuscrits envoyés à Paris par M. Hodgson, en a tiré son admirable *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*. L'autre est le *Latita vistara*, traduit du tibétain et collationné sur l'original sanscrit par Ph.-Ed. Foucaux, et contenant la biographie du *Bouddha*.

II. — DU FONDATEUR DU BOUDDHISME. V. BOUDDHA.

III. — DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉCRITURE BOUDDHIQUES. L'institution d'une communauté de religieux sortis de toutes les castes, telle fut l'œuvre originale et capitale de Çakya-mouni. « Avant lui, dit M. Taine, il y avait des ermites et des ascètes; le premier, il réunit les solitaires, et, appelant à lui tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de caste ou de race, il composa un ordre mendiant dont les membres renonçaient à la propriété et à la famille. » Çakya-mouni réunit les solitaires, en ce sens qu'il établit un lien moral entre eux, le lien d'une foi commune, d'une espérance commune, d'un but commun, d'un commun prosélytisme; le lien matériel de l'habitation et de la vie communes n'existait certainement pas dans l'origine; mais il dut sortir naturellement et promptement du lien moral. La communauté bouddhique existait en germe dans l'ascétisme bouddhique; ce qui était nouveau dans l'œuvre de Çakya-mouni, ce n'était pas l'ascétisme en lui-même, c'était l'ascétisme proposé, enseigné, prêché à tous et partout comme idéal de vie, comme voie de salut; c'était l'ascétisme uni au prosélytisme, à l'apostolat; c'était le renoncement uni à la charité, à la fraternité; cette union de l'ascétisme et du prosélytisme était évidemment incompatible avec l'isolement des ascètes, avec la vie érémitique; elle appelait une institution monastique régulière.

Tout concourait à favoriser le développement de cette institution. Pendant la belle saison, les ascètes pouvaient vivre isolés dans les forêts, dans les lieux ouverts, dans les cimetières; ils pouvaient se faire une loi rigoureuse de « ressembler à l'animal des bois, qui n'a point de demeure fixe, mange aujourd'hui en cet endroit, demain en cet autre, et s'étend pour dormir là où il se trouve. » Mais la saison des pluies les obligeait de rentrer dans les bourgades, dans les villes pour y chercher momentanément un abri; à la vie en plein air, à la vie errante devait succéder forcément, pendant une partie de l'année, la vie sédentaire. Cette nécessité de retraites fixes, où les religieux venaient chaque année se réunir à la même époque, dut naturellement resserrer le lien qui les rattachait les uns aux autres. L'ascétisme dut cesser d'être érémitique, précisément parce qu'il cessait d'être exceptionnel, parce qu'il devenait une institution, parce qu'il prenait un caractère social et universel, parce qu'il entendait être pratiqué et devait se rendre praticable en toute saison et en tout climat, non-seulement par les hommes, mais encore par les femmes. En outre, le besoin de se garantir de la malveillance des brahmanes et de résister à leurs attaques dut exercer de bonne heure une grande influence sur l'organisation des religieux bouddhistes. « Ce besoin, dit Eugène Burnouf, leur fit sentir le besoin de s'unir entre eux et de former une association qui pouvait très aisément se changer en une institution monastique. Là se trouve la véritable différence qui distingue les religieux bouddhistes des ascètes plus anciens, tels que les Vanaprasthas. Ces derniers, qui, loin de faire opposition à la religion populaire, étaient au contraire autorisés par la loi de Manou, n'avaient pas besoin de créer des associations religieuses régulièrement organisées. S'ils rassemblaient autour d'eux quelques disciples, il en résultait des rencontres accidentelles qui ne survivaient pas au maître. Mais l'isolement dans lequel s'étaient placés les bouddhistes au sein de la société indienne ne pouvait manquer de leur faire sentir les avantages de la vie commune, et, une fois ces avantages appréciés, il n'était pas difficile d'en assurer la conservation en donnant au chef de l'association un successeur qui continuât l'œuvre de celui qui l'avait fondée. »

Pas d'association sans hiérarchie : celle qui s'établit dans les réunions des religieux bouddhistes, des *Bhikshous*, était fondée sur l'ancienneté et le mérite. Les légendes nous montrent les *Bhikshous* prenant rang dans l'assemblée suivant l'âge; les premiers y recevaient le nom de *Sthaviras*, *vieillards* ou *anciens*. Parmi les anciens, il y avait les *anciens des anciens* (*Sthavira sthaviranam*). Selon toute apparence, le mérite, c'est-à-dire le savoir et la sainteté devaient se joindre au privilège de l'ancienneté pour assurer à un religieux une supériorité incontestable. Les religieux étaient désignés sous le nom général de *Bhikshous* (mendiants) et de *Cramanas* (ascètes); ces titres étaient des dénominations absolues en quelque sorte. Relativement aux autres membres de la société indienne, ils se nommaient quelquefois *Aryas* (*honorables*), et relativement à leur maître, à Çakya-mouni, *Cravakas* (auditeurs). Parmi les *Cravakas*, on distinguait les *Maha Cravakas* (grands auditeurs); cette qualification leur était donnée en considération de leur mérite. Le titre d'*Arhat* (*vénérable*) désignait un religieux très-supérieur aux autres *Bhikshous*, et par son savoir, et par ses facultés surnaturelles. « Au fond, dit Eugène Burnouf, et sauf les synonymies et les nuances légères, il n'y avait dans l'assemblée des auditeurs de Çakya-mouni que deux ordres, les *Bhikshous* ou les religieux ordinaires, et les *Arhats* ou les religieux supérieurs. Le fondateur du *bouddhisme* avait lui-même deux de ces titres : celui de simple ascète, Çramana, qui est presque synonyme de *Bhikshou*, et celui d'*Arhat*. » On verra au mot *LAMAISSME* le développement spécial que prit l'Eglise bouddhique au Tibet.